

JULIE GLASSBERG ROUTE ARC-EN-CIEL

À la tombée de la nuit, sur les routes d'encre du Japon, scintillent des lumières colorées. Mais point de

lucioles dans les pages de *Dekotora*, plutôt un hommage clinquant au *deko torakku*, la décoration de camion. La Française Julie Glassberg, qui a fait de la documentation des communautés underground sa boussole photographique, a suivi pendant plusieurs années le club Utamarokai, le plus ancien du Japon. Car, pour aller au-delà de l'esthétique bling-bling de ces géants chromés façon Transformers, la photographe prend place dans la cabine, et raconte les histoires de ces camionneurs grâce aux témoignages qui émaillent le livre. *Dekotora* enchaîne ainsi les pleines pages avec des portfolios plus petits, comme une invitation à entrer un peu plus dans leur intimité. Les moments où les jambes se dégourdissent à l'aube, le repos dans les stations-services, et puis les secrets de la vie nocturne que les néons masquent. ■ **J.K.**

Dekotora, de Julie Glassberg, éd. Patrick Frey, 212 p., 62 €. En français, anglais et japonais.

© Julie Glassberg.



BÉRANGÈRE FROMONT TROUVER SA PLACE



Alors qu'est annoncée la réfection prochaine de la station de métro parisienne rongée

par les infiltrations, Bérangère Fromont publie *République*, comme un manifeste pour la place éponyme. Depuis 2023, la photographe documente la jeunesse qui investit ce haut lieu de la vie politique et associative. Sous un soleil zénithal, la quinquagénaire fragmente les corps comme les pierres. Rares sont les pleines pages accordées au *Monument à la République*: la place se dévoile bout par bout, nichée entre les détails d'un visage ou d'un dos. Ce sont bien les corps, militants ou au repos, qui donnent son essence à cet endroit. Pour celle qui a fait des résistances son sacerdoce, les luttes sont humaines, physiques et organiques. Si, sous le sol l'eau s'infiltrait, à la surface frémissent les révoltes d'une jeunesse soucieuse de son avenir. ■ **C.L.**

République, de Bérangère Fromont, éd. Chose commune, 256 p., 55 €. En français et anglais.



© Bérangère Fromont.

HANS VAN DER MEER UN SEUL ÊTRE VOUS MANQUE...



À l'heure où le football achève sa mue télévisuelle vers un produit de consommation universel et standardisé, Hans van der Meer pose un regard décalé sur ce sport. Loin des stades dont le nom constitue l'unique lien avec la ville qu'ils sont censés représenter, il écume les terrains européens des divisions régionales et se concentre sur le gardien de but. Perdu sur un terrain sans tribunes bien trop grand pour lui, celui-ci devient, dans une ambiance de huis clos, l'unique spectateur d'un match dont l'action s'est portée sur le but adverse – un lointain qui nous échappe. La solitude du gardien poussée à son paroxysme? Non. Tel un décor, le second plan se dresse de façon souvent comique: église, arbre, montagne, ou même quartier historique. Le Néerlandais réhabilite ainsi un genre qui a précédé la télévision, une époque où les photographes sportifs n'avaient pas encore renoncé à leur arme principale: la vue d'ensemble. ■ **G.A.**

Gardiens de but, de Hans van der Meer, éd. Hartmann Books, 168 p., 34 €.

© Hans van der Meer.



GILLES NICOLET L'AFRIQUE AU CŒUR



C'est une histoire d'amour, celle d'un enracinement mais aussi d'un déchirement. Couverture toilée

et facture sobre, le livre *Burnt Eyes* (« les yeux brûlés » en français) se lit comme un recueil mêlant photo et poésie. Au milieu des 70 images noir et blanc de Gilles Nicolet s'élèvent les mots de sa compagne Tanur Shah. Une délicate et intime mélodie où tous deux partagent leur lien avec l'Afrique. Le photographe y est resté plus de trente-cinq ans avant d'être forcé d'en partir il y a quelques années. « *J'y retourne fréquemment pour des séjours emprunts de nostalgie et de mélancolie*, confie-t-il. *Ils ont donné naissance à ce travail.* »

À rebours des clichés sur le continent, ses photos se succèdent avec autant d'élégance que de gravité. Leur enchaînement traduit la lenteur et le silence souhaités par l'artiste. Quelques photos panoramiques redonnent du souffle à la narration visuelle et invitent le lecteur à s'immerger en terres africaines. ■ **D.B.**

Burnt Eyes, de Gilles Nicolet, éd. Skeleton Key Press, 144 p., 50 €. En anglais.

© Gilles Nicolet.



ROXANE CASSEHGARI VISA POUR L'IRAN

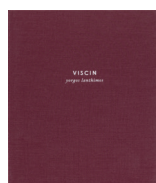


Avec son petit format de poche, sa couverture texturée couleur pourpre et sa pagination

identique à celle d'un document officiel, on pourrait facilement confondre *Le Retour* avec un véritable passeport. Pour son premier livre photo, édité chez Four Eyes, Roxane Cassehgari nous emmène dans son pays d'origine, l'Iran, qu'elle n'avait pas vu depuis vingt ans. À la place des tampons internationaux, quelques courts poèmes, et une série de photos en couleur prise en 2022, lorsqu'elle est retournée pour la première fois, seule, dans sa maison familiale. Son témoignage est celui d'une fille d'immigrés, partagée entre le sentiment d'appartenance à une culture et la sensation de ne pas réellement la connaître. Un document d'archive particulièrement précieux au vu du contexte géopolitique actuel, rendant hommage au peuple iranien et aux millions de personnes qui vivent loin de leur terre natale. ■ **J.P.**

Le Retour, de Roxane Cassehgari, éd. Four Eyes, 56 p., 30 €. En anglais et farsi.

YORGOS LANTHIMOS SOUVENIR DE TOURNAGE



Que Yorgos Lanthimos alterne entre les casquettes de réalisateur et de photographe

n'a rien d'étonnant, tant sa filmographie témoigne d'une compréhension aiguë du langage visuel sous toutes ses formes. Pour *Viscin*, c'est dans l'univers étrange de son film *Bugonia* (2025) que nous entrons, avec une Emma Stone en majesté. Suite de *I Shall Sing These Songs Beautifully*, déjà publié chez MACK (une référence en matière de livres ciné-photographiques), ce livre-objet est comme une bobine de film. Avec ce leporello, sans textes ni légendes, le réalisateur grec, né en 1973, rappelle que le cinéma est une succession d'images fixes, qui s'animent à mesure que nous déployons les pages. Noir et blanc ou couleur, coups de flash ou paysages tranquilles, la réalité se confond avec les décors du tournage et donne un aperçu de l'esprit atypique du réalisateur. Une belle manière de prolonger l'expérience hors des salles obscures. ■ **Z.C.**

Viscin, de Yorgos Lanthimos, éd. MACK, 54 p., 65 €.

MAXIMILIANO TINEO LA RUÉE VERS L'ARGENT

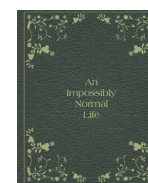


Est-ce une coïncidence si la plus grande réserve de lithium contemporaine se trouve sur

ce qui fut autrefois une immense mine d'argent ? Maximiliano Tineo, photographe argentin, y voit la résurgence d'une légende du XVI^e siècle, celle du Roi blanc (« El Rey Blanco »). En remontant un fleuve qui traverse l'Argentine jusqu'à une montagne de Bolivie, un royaume prospère apparaîtrait... Il n'en fallut pas beaucoup plus aux colons espagnols pour lancer l'extraction complète des gisements de la région. Ce livre, édité chez Dunes, est à la croisée d'une recherche documentaire sur les traces de cet héritage post-colonial et d'une iconographie fictive autour du mythe. Oscillant entre les époques, la ruée vers l'argent puis vers ce nouvel « or blanc » n'appauvrit pas que les terres – paysages et visages épuisés en sont les preuves. ■ **J.K.**

El Rey Blanco, de Maximiliano Tineo, éd. Dunes, 128 p., 60 €. En anglais et espagnol.

MATTHEW FINLEY FICHER FAMILIAL INTROUVABLE



Et si les albums de famille racontaient une autre histoire ? Le livre de Matthew Finley part d'une

révélation tardive : sa mère lui apprend qu'il avait un oncle, Ken, mort peu après sa naissance, qui était peut-être homosexuel. Cette confidence, survenue près de trente ans après son propre coming out dans une famille réprobatrice, fait naître une idée troublante : un proche aurait vécu les mêmes silences ?

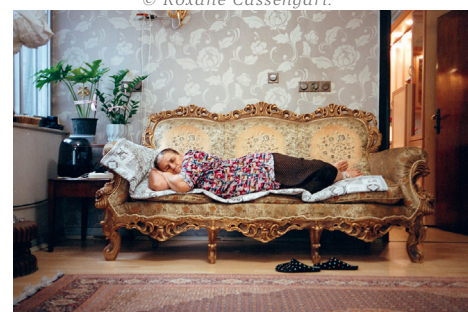
À partir de photos vernaculaires glanées, Finley imagine alors un passé parallèle où Ken vit librement son homosexualité. Les clichés anciens d'anniversaires, de vacances, de gestes ordinaires, s'y chargent d'une douceur subversive. Comme dans un véritable album de famille fait à la main, le livre mélange collages, images fanées et souvenirs griffonnés. À mi-chemin entre le récit autobiographique et la fiction réparatrice, *An Impossibly Normal Life* recompose une mémoire queer qui n'a jamais existé, mais qui peut encore s'inventer. ■ **A.R.**

An Impossibly Normal Life, de Matthew Finley, éd. Fall Line Press, 132 p., 68,95 €.

© Roxane Cassehgari.

© Yorgos Lanthimos / Courtesy of MACK.

© coll. Matthew Finley / Fall Line Press, 2025.



© Maximiliano Tineo.



LAURENCE BIAGGI HIC ET NUNC



Avec Huit minutes et vingt secondes, Laurence Biaggi

prolonge avec cohérence son exploration photographique de la lumière, amorcée dans son premier ouvrage, *Éloge de la simplicité*, autoédité en 2023. Ce nouvel opus réunit panoramas et horizons dépouillés pour construire une œuvre méditative. Les tonalités pastel, les lignes et les variations lumineuses composent alors une réflexion sensible sur le temps qui passe. Le titre évoque cette durée infime mais vertigineuse que met la lumière du soleil à nous parvenir, inscrivant chaque image dans une perception suspendue. La recherche formelle de Laurence Biaggi, qui rappelle parfois la peinture des paysagistes ou la symétrie chromatique de Franco Fontana, transforme le décor en espace mental. L'épure de sa photographie célèbre la matière première du monde : silence, lumière, couleur... Ce moment où le minimalisme devient un langage universel. ■ I.G.
Huit minutes et vingt secondes, de Laurence Biaggi, autoédition, 48 p., 49 €.



© Laurence Biaggi.

MANUEL NARANJO MARTELL FÉRIA ÉQUINE

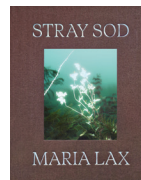


Le Sévillan Manuel Naranjo Martell a travaillé pendant près de dix ans sur la Saca de las Yeguas, un rassemblement de juments sauvages organisé au sein du parc national de Doñana, dans le sud de l'Espagne. Réglementée et codifiée depuis 1504, la Saca s'inscrit dans la lignée de pratiques équestres ancestrales en Andalousie. Avant la féria, les habitants s'engagent dans les marais, pour y récupérer les juments et leurs poulains. Ces *yegüerizos*, dont Martell saisit la magie et les gestes, sont les prédécesseurs des cow-boys américains et autres gauchos argentins, llaneros colombiens, ou encore charros mexicains. Au crépuscule de la Reconquista, alors que Colomb s'élance sans le savoir vers un nouveau continent, c'est leur connaissance du monde équin qui traverse l'Atlantique. *Saca, 1504* nous rappelle que les mythes ne naissent jamais du hasard. Aux côtés des peuples amérindiens, les *yegüerizos* andalous ont façonné la culture équestre de l'ensemble du continent américain. ■ B.M.
Saca, 1504, de Manuel Naranjo Martell, éd. RM Editorial, 160 p., 50 €. En anglais.

© Manuel Naranjo Martell.



MARIA LAX HERBES MAGIQUES



« Il existe certains lieux sur lesquels les fées exercent leur pouvoir la nuit. Si quelqu'un s'y aventure après le crépuscule, il ne pourra en sortir avant le matin, même s'il marche toute la nuit. » C'est ce qui se raconte dans le folklore irlandais à l'évocation d'une *stray sod*, une touffe d'herbe enchantée. Un phénomène surnaturel redouté par les noctambules, qu'il est possible de conjurer en retournant sa veste ou son chapeau, afin de ne pas risquer la désorientation totale jusqu'au lever du jour... Pour son deuxième livre aux éditions Setanta, la photographe finlandaise Maria Lax s'est plongée dans les archives de la National Folklore Collection de l'University College Dublin afin de tenter de mettre des images sur ces superstitions. Couleurs psychédéliques et brouillages télévisuels forment donc le langage cryptique de photographies qui ne sont autres, dit-elle, « que des façons de naviguer dans le monde et de donner un sens à ce que l'on voit ». ■ B.M.
Stray Sod, de Maria Lax, éd. Setanta Books, 120 p., 60,95 €. En anglais.

© Maria Lax.



PETRA COLLINS STARIFIC(A)TION



Inspirée par l'esthétique des années 2000, notamment l'esprit « *coming of age* » du film *Virgin Suicides*, signé Sofia Coppola, et son intensité lumineuse, Petra Collins invente l'histoire d'une jeune pop star confrontée à la violence de la célébrité. La photographe canadienne née en 1992 capture une vie douceureuse, faite de strass et d'échappatoires, où la féminité et la découverte de soi sont passées au crible de la surveillance des fans. Le livre se veut immersif, entremêlé de lettres, de conversations et d'archives, de photographies en pleine page dont la lumière diffuse et le grain prononcé participent à cette nostalgie d'une époque. *Star* pourrait presque être autobiographique : Petra Collins nous ouvre les portes de son journal intime, à la frontière entre fan-fiction et roman-photo. ■ M.C.
Star, de Petra Collins, éd. Rizzoli, 176 p., 53 €. En anglais.



© Petra Collins.